

UN MOT SUR GERSON ⁽¹⁾

Jean Charlier, dit *de Gerson*, naquit au village de ce nom, près de Réthel, en Champagne, en l'année 1363, c'est-à-dire à l'une des époques les plus sombres de notre histoire. Il était l'aîné de douze enfants. Ses parents, Arnoul Charlier et Elisabeth La Chardenière, l'élevèrent avec un soin exceptionnel.

Placé d'abord au collège de Reims, Gerson vint à Paris en 1377, en qualité de boursier, étudier au collège de Navarre les belles-lettres, la philosophie, la théologie, la médecine, la musique, en un mot tous les arts libéraux et aussi les langues savantes.

Il eut pour maître, pendant plusieurs années, le célèbre Pierre d'Ailly, devenu plus tard cardinal. Selon l'usage des étudiants d'alors, le jeune Charlier joignit à son nom celui de son village natal, Gerson, qu'il devait immortaliser.

Bachelier en 1387, il fit partie, avec Pierre d'Ailly, des députés envoyés par l'Université auprès du pape Clément VII, relativement à l'affaire de Jean de Montesson, accusé d'hérésie.

En 1392, Gerson reçut le bonnet de docteur et, trois

(1) Nous empruntons cette intéressante étude sur Gerson, à la *Mosaïque, Revue pittoresque illustrée*, dont le succès s'est affermi et a grandi chaque jour depuis quelques années, sous l'habile impulsion de M. Eugène Muller, son rédacteur en chef. M. Muller qui a habité Lyon s'est empressé d'autoriser la *Revue du Lyonnais* à reproduire ce travail qui touche intimement à l'histoire de notre cité. A. V.

ans plus tard, il remplaça Pierre d'Ailly comme chancelier de l'Eglise et de l'Université de Paris. Il n'avait alors que trente-deux ans ; c'était une tâche difficile et dont Gerson s'acquitta avec honneur, prudence et fermeté, alors que les factions politiques ensanglantaient la France et que le schisme désolait l'Eglise.

L'Université de France a toujours placé Gerson au nombre de ses gloires. L'éducation populaire fut l'une des préoccupations du grand Chancelier. Comment exprimer ses soins pour l'instruction chrétienne de l'enfance ? On ne peut oublier le zèle qu'il déploya auprès du roi en faveur du peuple :

Avec une admirable sagesse, il sut faire justice de toutes les superstitions, de tous les pharisaïsmes de son temps.

Les intérêts de la patrie et de l'humanité ne le laissèrent jamais indifférent,

Jean sans Peur, duc de Bourgogne, avait été en maintes occasions le protecteur de Gerson. Homme violent et sanguinaire, il venait de faire assassiner le duc d'Orléans, son rival ; il se glorifia de son forfait et trouva même un apologiste dans le docteur Jean Petit. Le chancelier les condamna l'un et l'autre dans la chaire de Notre-Dame, et prouva qu'en aucun cas il ne peut être licite de tuer même un tyran.

Cet accident terrible exerça une grande influence sur la vie de Gerson.

Les partisans de Jean sans Peur, irrités contre le Chancelier, dévastèrent sa maison, et Gerson n'échappa à leur vengeance qu'en se tenant caché durant deux mois sous les voûtes de Notre-Dame.

Epoque de déchirement, de deuil et de larmes, la guerre civile éclatait partout en France, et Paris en fut le

principal théâtre. D'autre part, le schisme d'Occident fomenté par deux et même par trois anti-papes, désolait l'Eglise en brisant son unité. Déjà en 1406, Gerson avait été envoyé vers les deux pontifes contendants, Grégoire XII et Benoît XIII, dont il ne put obtenir la démission. A son retour, il composa plusieurs savants écrits dont un intitulé : *De la manière d'enlever un pape de l'Eglise*, pour l'extinction de ce schisme, et dans le même but, il appela de tous ses vœux un concile général.

En cette même année, nous le trouvons au concile de Reims, où déjà il brille par l'éloquence et la sagesse de ses discours.

En 1409, il alla à Pise, où, dans un concile quasi-œcuménique, il harangua le nouveau pape Alexandre V avec son éloquence ordinaire. Le schisme semblait éteint. Mais les deux faux papes n'avaient que simulé leur démission. Benoît se maintenant dans sa forteresse d'Avignon, échangeait avec son concurrent des anathèmes.

En 1410, Alexandre V mourut ; les cardinaux romains élurent un nouveau pape. Jean XXIII. La situation de l'Eglise était des plus malheureuses.

Par les soins du cardinal d'Ailly et surtout de Gerson, un concile général fut convoqué à Constance. Il s'ouvrit en 1414. Jamais on ne vit dans l'Eglise une assemblée plus considérable. Le chancelier de Paris qui, depuis plus de vingt années, avait préparé les matières de ce concile, en fut non-seulement l'organisateur principal, mais encore l'âme. Les anti-papes déchus, de par l'autorité du concile qui représentait l'Eglise universelle, Martin V fut élu et reconnu pour légitime chef suprême de l'Eglise. Ainsi finit ce long schisme.

Jean sans Peur vivait encore et régnait en tyran à la place de Charles VI, tombé depuis longtemps en démence.

Le Chancelier sortait du concile couvert de gloire : mais comme il avait poursuivi jusqu'au sein de cette assemblée la condamnation du crime de Jean sans Peur, il dut, tandis que les princes et les pères du concile s'en retournaient dans leurs foyers, prendre la route de l'exil, pour éviter un nouveau crime au meurtrier du duc d'Orléans.

Alors, en 1417, avec ses deux secrétaires, il se dirigea travesti en mendiant, la corde au cou et le bâton ferré à la main, vers les montagnes du Tyrol, traversa la Forêt-Noire et arriva enfin à l'abbaye bénédictine de Maelck, où il reçut l'accueil le plus favorable de l'archiduc d'Autriche Frédéric. Là, dans la solitude, le recueillement et l'atmosphère du cloître, il rédigea les *Consolations théologiques*, le long et charmant poème *Josephin* et même le premier livre des *Consolations intérieures* ou *Imitation de Jésus-Christ*, qu'il avait élaboré dans ses pérégrinations et dont il laissa, quant à ce premier livre, une copie au monastère (1).

(1) Une longue suite de discussions a eu lieu pour attribuer ou contester à J. Gerson la paternité de ce livre si justement renommé. Les uns en ont voulu faire hommage à Thomas Kempis, qui, paraît-il, ne fut qu'un simple scribe, lequel ayant achevé une copie de l'*Imitation* mit à la fin son nom, qu'on prit bien à tort pour celui de l'auteur ; d'autres imaginèrent un Piémontais Gerson dont il n'est question dans aucune histoire locale du temps où le livre fut écrit. Au reste, il y a dans le texte même de l'*Imitation* maint passage faisant allusion à la condition de J. Gerson, et qui ne s'expliquent que si on l'en reconnaît l'auteur.

Au résumé, il ne faut voir dans les essais de dépossession du Chancelier, que les efforts tentés par des ordres qui croyaient avoir un parti à servir contre la mémoire de l'illustre personnage. Aujourd'hui l'accord est pleinement fait, croyons-nous, sur l'origine de cette œuvre, qu'un auteur a heureusement qualifiée « le plus beau livre sorti de la main des hommes, puisque la Bible n'en vient pas, »

Jean sans Peur mort, comme on sait, d'une façon tragique, l'illustre exilé put rentrer dans sa patrie. Depuis bien longtemps, il appelait de ses vœux ce retour. Mais ce n'est pas vers Paris, encore en révolution et où vivaient encore les amis de son persécuteur, qu'il dirigea ses pas. Il se rendit à Lyon, ville attachée au parti du dauphin. Il y était attendu par l'archevêque qui l'avait aimé et admiré à Constance, et par son frère, prieur du monastère des Célestins, sous la règle bénédictine. Gerson y arriva vers l'année 1420. Là, retiré comme un ermite, tantôt avec les moines, tantôt dans le cloître de la collégiale Saint-Paul, où chaque jour, il instruisait gratuitement les enfants pauvres de Lyon, il ne s'occupa plus jamais des grands débats des cours et de l'Eglise, mais uniquement de la composition d'un très-grand nombre d'écrits où la science le dispute à la piété, et surtout des petits enfants qu'il affectionnait d'une tendresse plus que paternelle.

Des docteurs plaisantèrent de ce qu'un homme si grand s'abaissait jusqu'à balbutier avec l'enfance. Le vieux Chancelier, pour toute justification, composa le traité charmant qui a pour titre : *De la manière d'amener les petits enfants à Jésus-Christ* (1).

(1) Gerson, né plébéien, ne tenait pas d'armoiries de sa famille. C'est au Concile de Constance, en 1415, qu'à l'instance de plusieurs Pères il composa celles. Elles sont tout à fait allégoriques et en rapport avec son caractère, sa situation et ses sentiments.

L'écu signifie la foi, le cœur, les affections d'une âme pieuse. Il est ailé pour marquer les pensées qui s'élèvent vers le ciel, et en flamme, c'est-à-dire pénétré d'un ardent amour. La lettre hébraïque *Thau* (image de la Croix), imprimée sur le cœur, fait allusion au passage d'Ezéchiel, IX, 24, où il est ordonné de graver ce signe du salut sur le front de ceux qui gémissent des abominations du siècle, carac-

Il s'était toujours surnommé *le Pèlerin*, par allusion à la signification hébraïque de son nom d'adoption et considéré comme exilé en ce monde. Son nom donc exprimait et son caractère et sa prédestination, dont l'inaltérable empreinte est sensible à toutes les pages de l'*Imitation*.

Une fois comme d'usage, il fit assembler les petits enfants dans l'église Saint-Paul ; et, les portes fermées, il les fit mettre à genoux, leur recommanda cette prière quotidienne qu'il récitait avec eux prosterné sur la pierre humide : « *Mon Dieu, mon créateur, ayez pitié de votre pauvre serviteur, Jean Gerson.* » Le lendemain (12 juillet 1429) les enfants ne voyant pas paraître leur père et leur ami, montèrent à sa chambre et le trouvèrent mort au pied de son crucifix. Aussitôt ce ne fut qu'un cri dans toute la cité de Lyon : *Le saint est mort !...*

Inhumé dans l'église Saint-Laurent, attenante à l'église Saint-Paul, Gerson reçut immédiatement la vénération d'un culte public ecclésiastique. Son tombeau devint un grand centre de pèlerinage. Le clergé de Lyon, avec la permission tacite du Saint-Siège, lui éleva un autel surmonté de son image.

Sur ce même tombeau, on lisait, longtemps après, l'admirable devise du chancelier : *Elevez vos cœurs*, et sa grande pensée : *Repentez-vous et croyez à l'Évangile*.

tère particulier de Gerson qui, durant trente années, travailla à la réformation de l'Église. La couleur azur désigne le ciel et la vie éternelle à laquelle Gerson aspirait et qu'il rappelle à chaque page de l'*Imitation* ; le bâton, la panetière, l'habit de pèlerin se rapportent à son voyage sur cette terre d'exil. Enfin, l'ange qui l'accompagne et le chien qui le suit dans son pèlerinage sont là par allusion à l'histoire de Tobie.

Enfin, en 1504, l'ordinaire de Lyon le proclame *bienheureux et saint*.

Tel fut Jean Gerson, grand théologien, philosophe illustre, penseur profond, célèbre orateur, écrivain excellent, éducateur de l'enfance, grand patriote ; il a laissé des monuments impérissables de sa science et des traces ineffaçables de sa vertu. A jamais, il sera l'éternel honneur de l'Université et de la France, et on l'a justement surnommé le *Docteur très-chrétien et consolateur*.

J. DARCHE.